

Au commencement est cette image nue
devant moi, par terre : le cul d'Anne-Marie H.

C'est l'été. Partout la lumière, l'odeur de
l'herbe dans l'air. L'éternité. Anne-Marie s'est
accroupie pour nous montrer. Je lui ai baissé
la culotte et j'ai vu. C'était la première fois.
Emy aussi était là, elle nous regardait. On a
ramassé des tiges et des semences d'herbe, et
je les ai enfoncées dans son trou. On riait, on
avait un peu peur je crois : la maison de mes
parents était toute proche, de l'autre côté du
chemin, et le pré vide, jaune au soleil, nous
cachait mal. Je devais avoir cinq ans, six ans,
je ne sais plus.

*

Ça a commencé comme ça. Tout : aimer,
mourir. Toute l'histoire. Devant cette chose

fendue, haut d'en haut, trouée. Du « mauvais » côté. Car rien ne pouvait commencer vraiment de ce côté-là, aucune parole, aucune prière, aucun chant, quand c'est « l'immodérée contemplation de l'image » qui appelle l'amour et fait lever nos voix. Rien sinon mon propre dénue-ment. La chute du Nom dans la vacuité des signes. La chute de *ton* nom (*Anne, Anna, Halla* : tu auras été tous les dieux pour moi) dans l'image nue d'Anne-Marie Herrmann.

Cul : *A(r)sch* dans ta langue. Et *H.* (*Herrmann, Haller*) : un qui *a l'air*, qui « ressemble » au *Herr* dispensateur des souffles et de la chair.

Ce dont je suis retranché au commencement devant l'*A(r)sch* d'Anne-Marie, c'est la chair même du Nom, qui s'y corrompt et retourne au néant. Et c'est pourquoi tout avorte ici. Tous les récits, toutes les idylles. Tout s'effondre bientôt par le milieu face à l'orifice affreux du fondement.

Je me souviens. *Loch, Arschloch* : ce trou tout en bas comme une cicatrice. Ourlé, auréolé de traits, de traces, de rides maculées. On l'ouvrait, on y fourrait le doigt. C'était chaud dedans. Et rouge, comme sont les figues dedans, rouge sang. Ça s'enfonçait doucement dans la peau. Cédant, s'écartant sous le doigt pour aussitôt l'épouser – et c'était comme si le doigt devenait lui-même l'*anneau* alors et la bouche qui l'avalait ; c'était comme un baiser. On se tenait, je me souviens, on se blottissait dans l'herbe tous les trois pour nous cacher. On guettait : tout près, les coups de hache et les *han!* sourds du grand-père d'Anne-Marie fendant du bois.

(Mais c'est Emy que j'aimais. *Emy Heim*, à qui j'offrais les morceaux de sucre volés à la maison.)

L'*anus* d'Anne-Marie est ce trou tout nu qui m'annonçait le défaut de Dieu. Car ce que nous appelons « Dieu », quand nous l'invoquons, n'aura jamais été que ce défaut ou ce manque d'un Nom : en deçà de toute

image comme de toute présence, impropre à toute nomination, cette place vacante béant à même la surface du ciel. Aussi, la loi ne saurait s'autoriser d'un quelconque Nom révélé. Au contraire, elle atteste et pose seulement ceci : que nous sommes déposés – sans Nom – au commencement. L'anus de A.-M. H. aura été comme le sceau pour moi de cette loi ; gravée, creusée dans la chair, la marque native qui m'interdisait la perfection.

Simple « trou » pourtant, sans fond : il n'y avait personne dedans, rien comme un dieu. Seulement *ça* : transitant par nos propres corps chaque fois, la merde, l'innommable dépôt (*Satz* : cette boue de phrases mortes) qu'il nous faut évacuer.

*

Ce qui commençait devant l'*A(r)sch* d'Anne-Marie, c'est la ruine de toute alliance. Le temps du nombre – des corps finis, insauvables – et l'empire silencieux de ton ombre. L'exil et l'errance. Le dehors. Partout, le dehors froid où nous nous étreignons. Deux par deux. Où nul dieu ne paraît.

Plus de chant, plus de voix ici pour me

porter, plus le battement de ton souffle pour rythmer mon souffle. Je ne pouvais que me cramponner à tes restes – et scander, tu sais :

Ô mbo !

mbo, mbo, mbo

maa'n mbo

m'Hallaj dou aana mbo

m'Haana oun

m'Haana èch

m'Haana 'hh

ô mbo, mbo !

ô 'hh !

etc.

Répercuter l'appel qui va cessant déjà, s'éloignant depuis l'autre bord du temps. Héler, jusqu'à l'épuisement. Haleter. *Ahaner*.

*

Ô Mère ! chœur autrefois de nos souffles (*Atem, Hauch*)... Pauvre fiction : rappelle-toi, c'était dans toi déjà, dans la pulsation de ton cœur s'imprimant au mien puis s'en retirant. L'abandonnant. C'était déjà pour m'excrire de toi.